Un peuple juif issu de la Bible et aboutissant à l'État d'Israël : c'est le mythe que décrit Shlomo Sand dans son dernier livre. Il s'explique ici, ouvrant le dialogue avec Esther Benbassa, Maurice Sartre et Michel Winock.

Enquête sur le peuple juif


S. SAND

P. MATSAS/OPALE

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv, Shlomo Sand a passé son doctorat d'histoire à l'EHESS, à Paris. Il a publié *Les Mots et la Terre. Les intellectuels en Israël* (Fayard, 2006) et *Comment le peuple juif fut inventé* (Fayard, 2008).

Comment le peuple juif fut inventé *: le titre du dernier livre de Shlomo Sand avait tout d'une provocation en Israël. Les Juifs, démontre l'historien, n'ont pas été forcés à l'exil après la destruction du temple de Jérusalem en 70 de notre ère. Beaucoup se sont convertis au christianisme puis à l'islam. Le judaïsme a été une religion prosélyte. On ne peut pas, dès lors, parler de « peuple juif ». Shlomo Sand, militant de gauche qui aime à se présenter comme « Israélien d'origine juive », favorable à un rapprochement avec les Palestiniens, ne craint pas la polémique. Son ouvrage, publié au printemps 2008, a d'ailleurs été finalement très bien reçu. En France, le livre, sorti au mois de septembre 2008, a été récompensé par le prix Aujourd'hui. Il fait partie des 30 meilleures ventes en histoire pour l'année 2008.* L'Histoire *a organisé une rencontre entre Shlomo Sand et trois autres historiens : ils confrontent leurs points de vue.*


STAPLETON COLLECTION/CORBIS

COMMENT ON A ÉCRIT L'HISTOIRE DES JUIFS AU XIX[e] SIÈCLE

Michel Winock : Au XIX[e] siècle, toutes les nations ont écrit leur histoire et ont cherché à la relier aux origines les plus prestigieuses – comme l'ont montré les travaux d'Ernest Gellner, Benedict Anderson ou, en France, Anne-Marie Thiesse. Les Juifs, même si leur cas était très particulier parce qu'ils ne cherchaient pas à privilégier un lien avec un territoire national, n'ont pas fait exception. Ce qui est exceptionnel, c'est que l'histoire qui est enseignée aujourd'hui dans les démocraties est passée régulièrement au crible de la critique scientifique : il ne semble pas que ce soit le cas en Israël.

Vers 1905, des femmes et hommes priant devant le mur des Lamentations, à Jérusalem.

Shlomo Sand : En Israël, on pense encore l'histoire comme on le faisait en France il y a un siècle à l'époque de l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry ou d'Ernest Lavisse. Nous ne sommes toujours pas sortis chez nous de cette phase d'émergence de la conscience nationale, qui prend appui sur des mythes fondateurs.

C'est-à-dire qu'à l'école primaire on enseigne la Bible comme de l'histoire. C'est la première histoire que l'enfant reçoit. Au cours de la scolarité, les deux tiers de l'enseignement de l'histoire des juifs[1] sont consacrés à l'époque du premier puis du second Temple, c'est-à-dire du règne de Salomon (au Xe siècle av. J.-C.) à celui d'Hérode (au Ier siècle av. J.-C.). L'histoire contemporaine du peuple juif, celle du XIXe-XXe siècle, est enseignée au niveau du lycée.

« En Israël, à l'école, on enseigne la Bible comme de l'histoire »

Qu'apprend-on ? Que le « peuple juif » commence à vivre comme un groupe national, étatique et territorial, à l'époque biblique, jusqu'en 70 de notre ère, date à laquelle il a été exilé hors de son État national par les Romains et s'est « dispersé » tout autour du monde : c'est la diaspora. Qu'il a traversé tous les âges, avant de se « réveiller » au XIXe siècle et de vouloir retourner à sa terre d'origine. Une histoire qui peut se résumer dans la formule : « Du Tanah au Palmah », c'est-à-dire « de la Bible à la renaissance de la nation ». La Bible est restée le cadre de la conscience nationale.

A quelques adaptations près, cette histoire des-

E. BENBASSA

DR

Directrice d'études à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses), Esther Benbassa a publié de nombreux livres sur la civilisation et les diasporas juives.

M. SARTRE



LES PETITS GESTES/OPALE

Professeur émérite à l'université de Tours, Maurice Sartre est spécialiste de la Syrie antique et de l'Orient hellénisé.

M. WINOCK



DR

Professeur émérite à l'Institut d'études politiques, Michel Winock est spécialiste en particulier de l'histoire de la république française.

LES GRANDES DATES DU « PEUPLE JUIF »

C'est au XIXᵉ siècle qu'a été établie la chronologie canonique du peuple juif.

1800-1700 av. J.-C. : époque présumée **d'Abraham**, qui scelle à Canaan (la **Terre promise**) une Alliance avec Dieu. Il est, avec son fils **Isaac** et son petit-fils **Jacob** (dont les douze fils sont à l'origine des **douze tribus** d'Israël), l'ancêtre du peuple juif.
XIIIᵉ siècle : époque à laquelle on situe traditionnellement l'exode des Hébreux sous la conduite de **Moïse**.
Vers 1010 : David devient roi de Juda à Hébron. Il fonde **Jérusalem** et unifie les tribus sous son autorité. Le **Premier Temple** est construit sous le règne de son fils Salomon.
Vers 931 : à la mort de Salomon, les tribus du Nord forment le royaume d'Israël autour de Samarie, celles du Sud celui de Juda autour de Jérusalem.
597 : les élites du royaume de Juda, révolté contre l'Empire babylonien, sont déportées en Babylonie. Une nouvelle révolte intervient en 587-586 : Jérusalem tombe et le Temple est détruit par Nabuchodonosor. Seconde **vague de déportations de Judéens à Babylone**.
539 : le Perse Cyrus autorise le retour des Juifs à Jérusalem. Construction du **Second Temple**.
167 : révolte des frères **Maccabées** en Palestine séleucide ; la dynastie hasmonéenne, qui en est issue, crée un **État** dans les années 150.
63 : la Judée est conquise par les troupes romaines de Pompée. En **40, Hérode** est proclamé roi des Juifs à Rome : il règne en Judée de 37 à 4 av. J.-C.
70 ap. J.-C. : Jérusalem est prise par les légions romaines sous les ordres de Titus ; le **Temple est détruit. Premier exil.** En 73-74, les défenseurs de **Massada** préfèrent le suicide collectif à la reddition.
135 : Hadrien écrase la révolte de **Bar Kochba** en Judée. Les Romains interdisent aux Juifs d'entrer dans Jérusalem. **Deuxième exil** : les Juifs se **dispersent** autour de la Méditerranée, en attendant le retour à la Terre promise.


COLLECTION DAGLI ORTI

Abraham et son clan partent pour Canaan, le pays que Dieu lui a indiqué. Tableau de Josef Molnar, 1850 (Budapest, Galerie nationale).


ISAAK MARKUS JOST


LEOPOLD ZUNZ

DR

cend presque directement d'un récit né au XIXᵉ siècle dans un contexte général d'affirmation des identités nationales.

DES SAVANTS ONT « INVENTÉ » LE « PEUPLE JUIF »

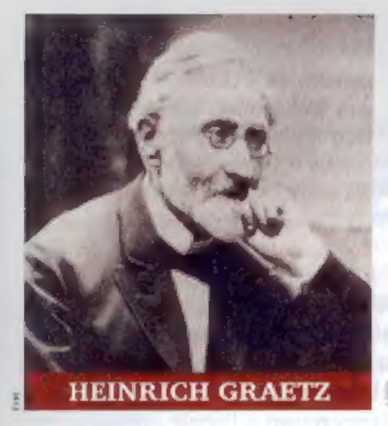
Shlomo Sand : Plusieurs ouvrages fondateurs donnent alors une réalité et une histoire à la notion de « peuple juif ». Les premiers sont écrits au début du XIXᵉ siècle par des savants juifs comme Isaak Markus Jost et Leopold Zunz, qui vivaient tous les deux en Allemagne. Le terme « juif » n'a pas de sens moderne chez eux. Leur démarche ne relève pas de la constitution d'une histoire nationale. Leurs ouvrages sont des livres d'histoire religieuse. D'ailleurs, Jost commence l'histoire juive après l'époque biblique, ce qui nous surprend aujourd'hui. Il s'intègre dans une tradition historiographique pré-nationale.

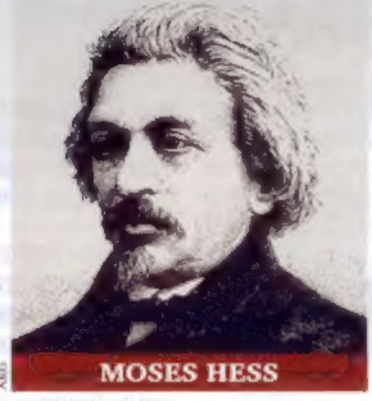
« Graetz a posé les bases d'une conscience nationale juive »

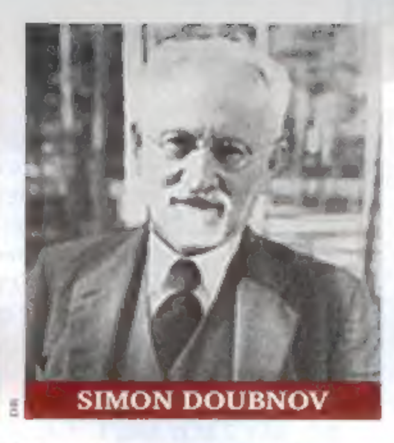
C'est après 1848, après l'échec du Printemps des peuples et l'éveil des aspirations nationales en Europe, qu'éclot la grande histoire nationale juive. Le premier à porter l'idée d'une nation juive qui aurait traversé les âges est un savant allemand d'origine juive, Heinrich Graetz, qui écrit au milieu du XIXᵉ siècle une *Histoire des Juifs depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Graetz a posé les bases d'une conscience nationale juive : l'idée qu'il a existé un groupe humain unifié, le « peuple juif », qui commence à vivre comme un groupe national à l'époque biblique, qui traverse tous les âges et arrive à la modernité en tant que peuple et nation. Lui et ses successeurs, Simon Doubnov et Salo Baron, tirent la Bible des rayons de théologie pour en faire un livre d'histoire.

UNE CHRONOLOGIE CANONIQUE

Shlomo Sand : Pour cette tradition, qui reste aujourd'hui dominante en Israël, l'histoire du peuple juif est à quelque chose près celle qui est racontée dans la Bible. Il existe quelques variantes. Elle commence parfois avec Abraham et d'autres fois avec Moïse et la conquête de Canaan au XIIIᵉ siècle av. J.-C. Le peuple juif, réparti en douze tribus, y a ensuite vécu jusqu'à ce que, au début du VIᵉ siècle av. J.-C., Nabuchodonosor exile une partie des notables à Babylone. A leur retour d'exil, les juifs ont bâti le deuxième Temple. Au IIᵉ siècle av.


HEINRICH GRAETZ


MOSES HESS


SIMON DOUBNOV

A partir du XIXe siècle, des savants juifs européens donnent une réalité et une histoire à la notion de « peuple juif ». ***Isaak Markus Jost*** *et* ***Leopold Zunz*** *proposent encore une histoire strictement religieuse. L'idée d'un groupe national né à l'époque biblique est introduite après 1848 et le grand éveil des aspirations nationales en Europe : l'Allemand* ***Heinrich Graetz*** *est le premier à la promouvoir. Nouvelle étape avec* ***Moses Hess****, pour qui Jérusalem doit devenir l'équivalent de Rome, Paris ou Berlin : il imagine ainsi la possibilité d'un État juif. Le Russe* ***Simon Doubnov****, enfin, au début du XXe siècle, avec sa grande* Histoire du peuple juif*, contribue à l'élaboration d'une continuité d'un « peuple juif ».*

J.-C. les Maccabées ont constitué un État « national » juif fort qui s'est maintenu jusqu'en 70 ap. J.-C. avec la destruction du Temple par Titus lors d'une révolte « nationale ». Les historiens n'hésitent pas à parler de révoltes « nationales », même si à cette époque on ne parlait pas le même dialecte d'un village à l'autre. Le peuple juif était donc – selon ces auteurs – unifié, étatique et territorial jusqu'en 70 de notre ère.

Cette histoire du peuple juif se fonde sur un ensemble de mythes que les découvertes archéologiques des dernières décennies ont remis en cause. La translation d'Abraham d'Ur en Judée, l'exil en Égypte, l'historicité de Salomon et même l'existence d'un royaume unifié sont fortement sujets à caution. On exagère aussi beaucoup la puissance de David.

Maurice Sartre : Précisons que l'État hasmonéen, issu des Maccabées, prend fin *de facto* en 63 av. J.-C. avec la prise de Jérusalem par Pompée, et de droit avec la nomination d'Hérode comme roi-client de Rome en 40 av. J.-C. Le royaume d'Hérode et de ses successeurs peut difficilement passer pour un État national juif. De plus, en 66, au moment de la révolte, il n'en reste que des bribes en Galilée et en Syrie du Sud (royaume d'Agrippa II) : toute la Judée, la Samarie et l'essentiel de la Galilée sont directement administrés par Rome.

Shlomo Sand : A partir de 70, les juifs auraient été expulsés de leur territoire et se seraient dispersés à travers le monde pour constituer la diaspora. Un deuxième exil aurait eu lieu en 135 après l'écrasement de la révolte de Bar-Kokhba et la transformation de Jérusalem en colonie romaine par Hadrien. Les juifs du monde entier auraient donc une seule et même origine ethnique. Ils ont mené une longue vie d'errance et de dispersion tout autour du monde, avant de se réveiller au XIXe siècle et de vouloir retourner à leur terre d'origine.

LA « NATION JUIVE » ET LES « SOUFFRANCES PARTAGÉES »

Shlomo Sand : Heinrich Graetz est aussi à l'origine d'une histoire qui est d'abord celle de souffrances partagées. Ce n'est pas un hasard s'il est originaire de Potsdam, à la frontière entre la Pologne et l'Allemagne : il n'était ni un « vrai Allemand » ni un « vrai Polonais ». Sa langue maternelle était le yiddish, même s'il l'a caché toute sa vie et qu'il ne voulait pas qu'on traduise ses livres dans cette langue qu'il considérait comme un mauvais dialecte allemand. Le premier, Graetz a traduit la longue histoire d'une civilisation religieuse en une longue histoire d'une « nation juive ». Précisons cependant que les juifs allemands n'ont pas beaucoup lu Graetz. Très bourgeois et très citadins, ils étaient peut-être les premiers juifs véritablement allemands ; ils le resteront jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Hitler.

« Hess, le premier, parle d'un État juif »

Chez Heinrich Graetz, il n'y a pas encore l'idée d'un État juif : il peut être qualifié de « proto-sioniste ». Son influence a toutefois été très grande auprès du premier cercle sioniste en Europe de l'Est. Moses Hess, son ami, qui publie *Rome et Jérusalem* en 1862, lui, va plus loin. Sa vision est racialiste, c'est-à-dire que, comme beaucoup de théoriciens du XIXe siècle, il tente de définir des critères scientifiques pour différencier les « races » – même s'il n'est pas question pour lui d'en déduire une hiérarchie entre elles. C'est l'époque où les Français cherchent à établir scientifiquement qu'ils descendent des Gaulois et que Heinrich von Treitschke donne une définition raciale de la nation et de la culture allemandes. L'historiographie juive n'est en cela pas exceptionnelle. Pour Hess, qui pourtant n'était pas historien, Jérusalem doit devenir l'équivalent de Rome, Paris ou Berlin. On peut dire qu'il est le premier sioniste laïque, et le premier à avoir imaginé un État juif. Le livre de Moses Hess est resté peu connu du vivant de son auteur. Ce n'est que par la suite qu'il aura de l'influence.

Celui qui prend la relève en Europe de l'Est est Simon Doubnov, auteur à partir du début du XXe siècle d'une grande et longue *Histoire du peuple juif* qui sera en partie traduite en français, dans une version abrégée, *Précis d'histoire juive. Des origines à nos jours*. Doubnov, qui n'était pourtant pas sioniste, a grandement contribué à l'élaboration d'une continuité d'un « peuple juif » qui trouverait son origine à l'époque biblique.

La persistance de cette histoire à forte dimension essentialiste a été encouragée par la structure même de l'histoire universitaire en Israël. En 1936, à l'université hébraïque de Jérusalem, lorsqu'on a installé les premiers départements d'histoire, on a décidé d'en créer deux : un dédié à l'histoire générale et l'autre à l'histoire des juifs. Cette division vaut toujours en 2009, ce qui signifie qu'un profes-

Note
1. Majuscule ou pas ? On en met une aux noms de peuple mais pas aux religions. Shlomo Sand, dans la logique de sa démonstration selon laquelle il n'existe pas de « peuple juif », nous a demandé de ne pas en mettre dans ses propos. Mais, puisqu'on peut être juif sans en embrasser la religion, nous continuerons, à *L'Histoire*, à écrire Juif avec une majuscule.

seur du département d'histoire générale ne peut pas diriger une thèse sur l'histoire d'Israël.

Le vocabulaire reste totalement imprégné de ces mythes. Encore aujourd'hui, on ne dit pas « émigration vers Israël », mais « montée », *alya*, qui est un terme d'origine religieuse. On parle d'« *Eretz Israël* », la « terre d'Israël », pour qualifier à la fois la Judée antique, la Palestine romaine et évidemment Israël et tous les territoires occupés.

LE MYTHE DE L'EXIL AU CŒUR DE LA CONSCIENCE NATIONALE

Michel Winock : Dans cette histoire nationale exceptionnelle, le thème de l'Exil tient une place centrale. L'Exil, c'est d'abord la dispersion des Juifs hors de la Palestine romaine, en 70 et 135 de notre ère. Dans la diaspora, les communautés juives en exil auraient maintenu une tradition qui aurait traversé les siècles. Une histoire qui exclut à quelques exceptions près *(cf. p. 15)* la possibilité de conversions massives. C'est peut-être ce qu'il y a de plus fort dans votre livre. La démonstration qu'il s'agit d'un mythe. Mais que ce mythe s'est imposé à tout le monde et n'est jamais ouvertement contesté.

UN MYTHE PARTAGÉ PAR LES AUTEURS CHRÉTIENS

Shlomo Sand : L'idée de l'Exil est en effet au cœur de la conscience nationale israélienne, mais aussi de celle de beaucoup d'Européens. Même les petits Français apprennent à l'école que le peuple juif a été exilé.

Or l'Exil est un mythe et tous les spécialistes le savent depuis longtemps. En 1919, de grands sionistes comme David Ben Gourion, futur fondateur et Premier ministre de l'État d'Israël, et Isaac Ben Zvi, qui en a été le deuxième président, affirmaient ainsi dans un livre rédigé conjointement *(Eretz Israël dans le passé et dans le présent)* qu'il n'y avait eu d'exil ni en 70 ni en 135. Les Judéens, disaient-ils, ne sont pas partis en exil : ils se sont convertis au christianisme puis à l'islam. Les fellahs arabes étaient les vrais descendants des anciens fellahs judéens.

Ce mythe de l'Exil trouve son origine dans le mythe du peuple errant : Dieu aurait chassé ce peuple déicide de sa terre et l'aurait condamné à errer de par le monde pour le punir d'avoir re-

Associée au mythe de l'exil en 70, la destruction du temple de Jérusalem, représenté en bas sur une peinture murale de la synagogue de Doura Europos (IIIe siècle, aujourd'hui en Syrie). Le Temple avait été détruit une première fois au début du VIe siècle av. J.-C., par le Babylonien Nabuchodonosor, puis reconstruit après l'autorisation donnée en 539 par le Perse Cyrus aux Judéens de revenir en Judée (ci-dessous : sur un cylindre, le décret de Cyrus).



JÉRUSALEM : ZEV RADOVAN

AKG/ERICH LESSING

Parmi les grands mythes fondateurs du peuple juif : l'exil en Égypte (ci-dessus, au centre : les tribus sémites offrent des gazelles à leur entrée en Égypte, peinture murale de la tombe de Khnoumhotep, sur le site de Beni Hassan, XIXe siècle av. J.-C.). Et bien sûr Abraham (page de droite, peinture murale de la synagogue de Doura Europos).



JÉRUSALEM : ZEV RADOVAN

jeté le Christ. On en trouve la première trace chez Justin de Naplouse, dit Justin Martyr (né vers 110-114, mort vers 162-168). Ce thème antijudaïque a été abondamment repris par les auteurs chrétiens. Comme souvent, le mythe trouve ses fondements dans des événements réels. Après 135, les Romains ont effectivement temporairement interdit aux juifs d'entrer dans Jérusalem. Justin a traduit cette interdiction en Exil de tout un peuple.

Quant à la tradition juive, l'idée de l'Exil y est centrale depuis qu'une partie des élites juives a été déplacée à Babylone au VIe siècle av. J.-C. Mais elle a une signification symbolique. L'Exil, ce n'est pas une notion physique dans la religion juive, mais métaphysique. On est en Exil parce que le messie n'est pas arrivé. L'opposé de l'Exil, c'est la rédemption, pas la patrie. La réponse des sionistes aux malheurs des juifs d'Europe de l'Est a été de changer cette polarité Exil-rédemption en Exil-patrie. L'historiographie nationale sioniste a repris l'idée que, chassées de leur patrie à l'époque romaine (ou plus tard selon certains auteurs, on y reviendra), les différentes communautés juives ont erré jusqu'à la fin du XIXe siècle, tout en conservant une unité nationale.


JERUSALEM / ZEV RADOVAN

CE QUI S'EST VRAIMENT PASSÉ EN 70 ET 135

Shlomo Sand : Il ne fait pas de doute qu'en 70 et 135 la répression religieuse a été forte. Mais les Romains n'ont jamais pratiqué d'expulsions massives de populations entières. Certains Judéens ont quitté la Judée et d'autres ont été réduits en esclavage, ce qui les a transformés en autant d'ambassadeurs du monothéisme. Mais la plupart des juifs de Palestine sont restés sur place. N'oubliez pas qu'il s'agit d'une société où 90 à 95 % de la population cultive la terre. Les Judéens de l'Antiquité sont un peuple de paysans très attachés à la terre. Il ne faut sûrement pas les voir comme des Grecs ou des Phéniciens ! Ils vivent le dos tourné à la mer. C'est vrai également en dehors de Judée. En Égypte, jusqu'à la grande révolte de 115, beaucoup de juifs vivent de l'agriculture dans le plat pays, dans le Fayoum et la vallée du Nil.

« En 70, la plupart des Juifs de Palestine sont restés sur place »

Il est donc probable que, dans leur immense majorité, les juifs de Palestine sont restés sur place. A la fin du IIe et au début du IIIe siècle, la région connaît d'ailleurs une sorte d'âge d'or culturel.

66 : révolte en Judée


AKG/YVAN TRAVERT

En 66, toute la Judée, la Samarie et l'essentiel de la Galilée sont directement administrées par Rome. Il reste des bribes du royaume d'Hérode (37-4 av. J.-C.) en Galilée et en Syrie du Sud (royaume d'Agrippa II). C'est alors que commence la révolte générale des Juifs contre Rome. Les affrontements se prolongent jusqu'en 70 où, sous les ordres de Titus, les légions romaines brûlent le temple de Jérusalem et prennent la ville. La résistance dure encore trois ans dans la forteresse de Massada, au bord de la mer Morte, dont les derniers défenseurs se suicident en 73 ou plus sûrement au printemps 74 (ci-dessus, le site aujourd'hui).





Bas-relief de l'arc de Vespasien et de Titus, à Rome : les soldats romains portent en triomphe les objets pillés dans le temple de Jérusalem, en particulier le chandelier à sept branches en or.

En l'an 220, la rédaction de la Mishna (la compilation des lois orales) est achevée en Palestine. A l'époque où soi-disant le peuple juif est exilé hors de Judée la vie juive se déplace plutôt de la Judée (au sens étroit) vers la Galilée : c'est d'ailleurs en Galilée que résident le nasi (patriarche), les écoles rabbiniques et les maîtres qui rédigent la Mishna.

« Être juif ou chrétien pour un paysan du Ier siècle n'est pas différent »

DES JUIFS SE CONVERTISSENT AU CHRISTIANISME PUIS A L'ISLAM

Shlomo Sand : Si le nombre des juifs diminue progressivement à partir du IIIe siècle, et s'ils deviennent au IVe siècle moins nombreux en Palestine, ce n'est pas du fait de l'Exil. C'est parce qu'ils sont devenus chrétiens ou, à partir du VIIe siècle et de la conquête arabe, musulmans. Même si Ben Gourion exagérait lorsqu'il disait que les Arabes de l'actuelle Palestine seraient les descendants des juifs de l'Antiquité.

Il reste difficile pour les historiens nationaux de parler de la christianisation des juifs. Pourtant, nous savons bien que beaucoup de juifs se sont christianisés. Ainsi, Césarée devint un important centre chrétien et la liste des participants au premier concile de Nicée, en 325, révèle que des communautés d'adeptes de Jésus prospéraient aussi à Gaza, Yavné, Ascalon, Ashdod, Lydda, Scythopolis... Il est probable que, pour les paysans, être chrétien ou juif ne devait pas faire une grande différence.

La question de la conversion à l'islam n'est pas plus facile à aborder. L'historien sioniste Ben-Zion Dinur, le Lavisse israélien, qui a aussi été ministre de la Culture, affirmait quant à lui qu'il n'y avait pas eu d'exil en 70 et en 135, mais que celui-ci avait eu lieu à l'arrivée des Arabes, au VIIe siècle. Les juifs, disait-il, seraient partis, tandis que les conquérants arabes auraient fait souche ! Idée absurde : les armées arabes, c'était tout au plus 40000 hommes qui ont poursuivi leur route vers la Syrie. En fait, il paraît certain que les paysans se sont islamisés. Et d'ailleurs sans doute les masses ne savaient-elles même pas qu'elles s'islamisaient. Mahomet est un prophète, pas le fils de Dieu : pour un juif, c'est bien plus facile à accepter que le christianisme. Et, dans la première phase de la conquête, ceux qui devenaient musulmans étaient libérés de l'impôt de la capitation, ce qui est un excellent moyen de conversion.

Cela fait partie de la doxa de penser que les juifs sont restés un peuple parce qu'ils n'ont pas voulu renoncer à leur religion. Une idée que viennent renforcer nombre de récits historiques : l'épisode de Massada où, assiégés par les Romains, les juifs préférèrent le suicide collectif à la reddition, celui des croisades où ils choisirent de mourir plutôt que de devenir chrétiens. Mais on sait bien qu'il s'agit là de mythes !

IL A EXISTÉ UN PROSÉLYTISME JUIF

Shlomo Sand : Inversement, s'il n'y a pas eu d'Exil, il faut bien expliquer l'extraordinaire croissance numérique du judaïsme tout autour de la Méditerranée entre IIe siècle av. J.-C. et IIe siècle

La conversion des Khazars ou la treizième tribu

Au VIIIe siècle, les Khazars abandonnèrent le paganisme pour le judaïsme. Ils seraient peut-être les lointains ancêtres des Juifs d'Europe de l'Est.

« A l'époque où Charlemagne se fit couronner empereur d'Occident, l'extrémité orientale de l'Europe, entre le Caucase et la Volga, était dominée par un État juif connu sous le nom d'Empire khazar. » Telles sont les premières lignes de *La Treizième Tribu* publiée par Arthur Koestler en 1976. Dans cette étude fouillée et controversée, l'écrivain démontre que les ancêtres des juifs d'Europe orientale n'étaient pas originaires des bords du Jourdain, comme le voulait l'historiographie sioniste traditionnelle, mais d'un vaste empire situé entre la Caspienne et la mer Noire dont la population, convertie au judaïsme au VIIIe siècle, se serait ensuite disséminée aux quatre coins de l'Europe centrale et orientale.

Du royaume des Khazars fondé au VIIe siècle par un peuple turc nomade dans les steppes voisines de la Volga et du Caucase nord, peu de traces subsistent. On sait qu'à son apogée, il englobait une grande variété de tribus (Alains, Bulgares, Slaves...) et s'étendait sur un territoire allant de Kiev jusqu'à la Crimée. Itil, la capitale du royaume où siégeait le souverain suprême, appelé Kagan, fut inondée et la documentation a disparu.

Nos connaissances sur ce mystérieux royaume reposent donc principalement sur des sources extérieures, arabes, byzantines et russes. Nous disposons notamment de la correspondance entre un médecin de la cour du calife de Cordoue et le roi de Khazarie Joseph, ainsi que d'une missive rédigée au Xe siècle par un Khazar ayant vécu à la cour du souverain. On y apprend qu'au cours du VIIIe siècle les rois khazars abandonnèrent le paganisme pour la religion juive et firent de l'hébreu la langue écrite du royaume. Pourquoi les Khazars sont-ils devenus juifs alors que leurs voisins se convertirent en masse à l'islam ou au christianisme ?

C'est probablement la volonté de conserver une indépendance face à des empires aussi puissants que l'Empire byzantin orthodoxe ou le califat abbasside qui incita les souverains khazars à opter pour le judaïsme. Au VIIIe siècle, les Khazars avaient fait des incursions en Arménie et même jusqu'à la ville de Mossoul. Or dans ces régions subsistaient encore des communautés juives, derniers vestiges de l'ancien royaume d'Adiabène. Peut-être ont-ils été initiés au judaïsme à leur contact.

Les Juifs furent-ils une élite minoritaire détenant le pouvoir ou bien représentaient-ils la majorité ? Les témoignages se contredisent. Mais le royaume de Khazarie se maintint pendant trop longtemps – deux à quatre siècles – pour que ce culte ne se soit pas diffusé dans de larges couches de la population. D'ailleurs très vite l'identité juive du royaume a pris le dessus sur son identité khazare : dans les épopées russes contemporaines, il est question du pays des Juifs *(Zemlya Jidovskaya)*.

Le royaume khazar a décliné au Xe siècle sous les assauts de la principauté de Kiev et fut détruit par la conquête mongole au XIIIe siècle. Celle-ci entraîna un vaste mouvement migratoire : parmi les fugitifs, des Khazars qui émigrèrent jusqu'aux frontières de la Pologne et de la Lituanie. La Khazarie a donc disparu peu avant qu'apparaissent les premiers signes de présence juive en Europe de l'Est et il est difficile de ne pas faire le lien entre ces deux phénomènes.

Shlomo Sand

après. Dès l'époque hellénistique (IIIe-IIe siècle av. J.-C.), on trouve des communautés juives importantes en dehors de Judée. On peut estimer le nombre des juifs vivant hors de Palestine à 4 millions au Ier siècle de notre ère. En Égypte, à cette époque, leur nombre est probablement aussi important qu'en Judée. Depuis les Ve et IVe siècles av. J.-C. jusque vers le IIe siècle ap. J.-C., le judaïsme a beaucoup recruté au-dehors. C'est ce que nous disent en tout cas les historiens et les philosophes du monde antique, de Philon d'Alexandrie jusqu'a Flavius Josèphe. Pendant plus de trois cents ans, à partir du IIe siècle av. J.-C., le monothéisme juif a été une religion dynamique et prosélyte. La rencontre entre la religion de Moïse et l'hellénisme a permis au mouvement de conversion de commencer très tôt dans l'Antiquité.

L'idée que la religion juive est étrangère au prosélytisme reste profondément ancrée dans les consciences. Elle n'en est pas moins fausse. Les indices du prosélytisme des juifs sont nombreux. Les auteurs romains décrivent la propagande des Maccabées. Juvénal, Horace, Tacite parlent tous du prosélytisme des juifs. Et, dans le Nouveau Testament, il est écrit que les pharisiens sont prêts à tout pour convertir : *« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous courez la mer et la Terre pour faire un prosélyte ; et, quand*



AKG/BILD ARCHIV STEFFENS

Façade d'une maison juive dans la région de Nawa, dans le sud de la Syrie, sans doute IVe-Ve siècle.


JÉRUSALEM ; ZEV RADOVAN

Page de la Haggada des oiseaux. La Haggada est le texte en hébreu ancien utilisé pour la cérémonie du Seder durant la pâque juive. Manuscrit médiéval enluminé réalisé en Allemagne vers 1300.

il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous. » (Matthieu, XXIII,15).

Il est vrai qu'à partir du IVe siècle, dans le monde chrétien puis dans le monde musulman après la conquête arabo-islamique, les juifs ont tout fait pour effacer la trace de ce prosélytisme : leur survie en dépendait. Mais, au XIXe siècle, l'idée du prosélytisme juif refait surface. Pour Theodor Mommsen, le grand historien allemand de Rome, aussi bien que pour Ernest Renan, il est clair que dans la rapidité de la propagation du judaïsme en deux siècles la force a dû jouer un rôle. Puis, à partir du milieu de XXe siècle, de nouveau, la vision qu'il n'y a pas de prosélytisme juif est devenue dominante. C'est qu'elle vient bien sûr renforcer la démonstration d'une origine ethnique unique du peuple juif. Cela n'a pas empêché les travaux des historiens. Une lecture décisive pour moi a été celle de la thèse de doctorat qu'Uriel Rappaport a soutenue en 1966. Il y démontrait que les juifs de « l'Exil » sont un produit des conversions. Uriel Rappaport est devenu en Israël un historien important, mais sa thèse n'a pas été publiée[2].

Maurice Sartre : Il est indiscutable qu'il n'y a pas eu d'Exil général des Juifs à la suite des révoltes de 66-70 et de 132-135, et encore moins d'expulsion. Si l'on trouve de fait des Juifs dispersés sur tout le pourtour de la Méditerranée, il s'agit de païens convertis pour la plupart. Mais j'aurais tendance à les estimer moins nombreux que ce qu'affirme Shlomo Sand. Juvénal, comme d'autres auteurs grecs ou latins, ne fait pas la différence entre chrétiens et Juifs, et, par hostilité à leur égard, a tendance à exagérer le nombre de ces derniers. En sens inverse, dans sa célèbre lettre à l'empereur Caligula, Agrippa Ier est tenté de signaler des Juifs partout pour montrer leur puissance et mettre en garde l'empereur contre une politique répressive envers les Juifs d'Alexandrie. Il est raisonnable de penser qu'au Ier siècle de notre ère, à Alexandrie, les Juifs n'étaient pas plus de 100 000 ou 150 000.

Si les chiffres sont discutables, reste que l'augmentation importante du nombre de Juifs dans l'Empire romain s'explique principalement par les conversions. Ce qui a permis ce phénomène massif, c'est la promulgation de ce qu'on appelle le Code sacerdotal par Esdras (c'est-à-dire les règles régissant la vie des Juifs), probablement au début du IVe siècle av. J.-C. Jusque-là, on était juif parce né de parents juifs. Désormais, on est juif parce que l'on respecte les préceptes de la Loi. Il devient donc possible de se convertir au judaïsme. La conquête d'Alexandre dans les années 334-323 av. J.-C., en facilitant la circulation des populations dans l'ensemble de la Méditerranée orientale, n'a pu qu'accélérer le phénomène.

« S'il y a eu prosélytisme, la thèse de l'origine unique est ruinée »

On connaît aussi des conversions à la pointe de l'épée dans l'État hasmonéen qui apparaît dans les années 150 av. J.-C. et disparaît *de facto* avec le siège de Jérusalem par Pompée en 63. Avant même d'avoir consolidé son pouvoir, cet État mène une politique de conquête de territoires voisins (Idumée, Transjordanie) où il pratique des conversions forcées. Les Iduméens du Neguev, les ancêtres du roi Hérode, sont convertis de force. Et lorsqu'une cité comme Gadara est conquise, les Grecs préfèrent fuir plutôt que de devenir juifs.

Ce qui fait débat entre les historiens est de savoir quelle est l'ampleur du mouvement de conversion et s'il s'agit d'une politique missionnaire délibérée ou de conversions spontanées. Édouard Will et Claude Orrieux ont conclu qu'il n'a pas existé de politique missionnaire du judaïsme *(cf. Pour en savoir plus, p. 21)*. Leur conclusion est probablement excessive. Mais l'existence de missionnaires n'exclut pas des conversions spontanées au contact des communautés existantes.

Lorsque Paul se rend en Asie Mineure ou en Grèce et prêche de synagogue en synagogue, il s'adresse aux Juifs mais on sait aussi qu'une foule de non-Juifs, notamment des femmes de la haute société locale, se presse à la synagogue pour l'écouter. A Aphrodisias (Carie), on possède une liste de donateurs qui réunit des Juifs et de nombreux

Note

2. U. Rappaport, « Propagande religieuse des Juifs et mouvement de conversion à l'époque du Second Temple », en hébreu, Jérusalem, Université hébraïque, 1965.

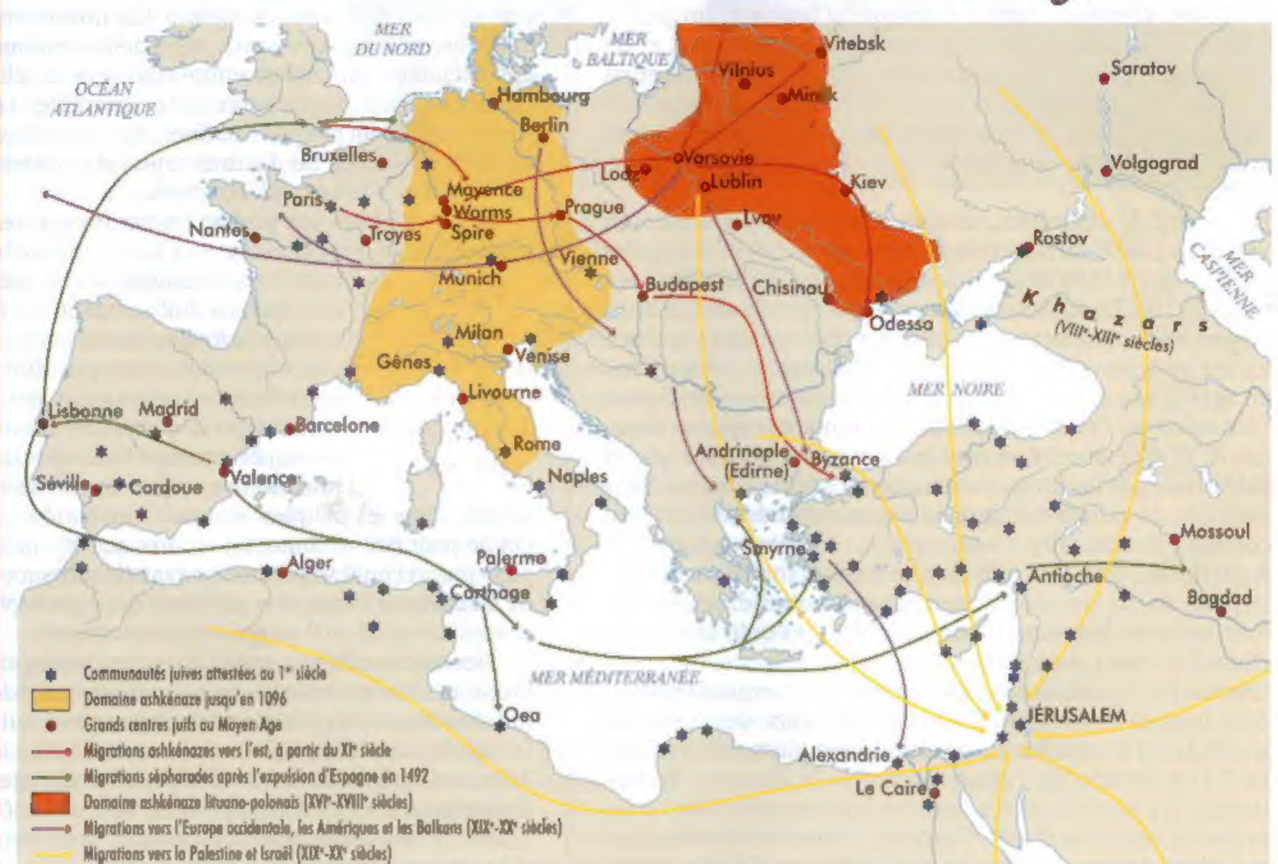
« craignant-Dieu » : ceux qu'on appelle ainsi sont des gens proches du judaïsme qui pratiquent un certain nombre de rites mais pas tous (notamment parce qu'ils répugnent à la circoncision). Les conversions nombreuses au judaïsme dans l'Empire romain ne s'expliquent donc pas seulement par le prosélytisme juif, mais, comme ce sera aussi le cas pour le christianisme, par la séduction de la morale qu'il propose.

DE LARGES MOUVEMENTS DE POPULATION

Maurice Sartre : Je nuancerais le propos de Shlomo Sand sur un autre point. Si l'augmentation du nombre de Juifs dans l'Empire romain s'explique d'abord par les conversions, il faut aussi prendre en compte les mouvements de population. Les Syriens se déplacent, les Égyptiens également : il est fort probable que les Judéens en font autant. Mais il s'agit surtout de mouvements à courte distance. En Galilée, à l'époque des Maccabées, les Juifs sont probablement encore minoritaires. En revanche, au IIe siècle de notre ère, ils y sont devenus majoritaires, tandis qu'ils sont assez nombreux sur le Golan et dans le sud de la Syrie (Nawa). Preuve que, même paysans, les Juifs sont capables de bouger. On sait aussi qu'il y a des problèmes de surpopulation en Judée et donc une émigration à courte distance, ce qui n'a effectivement rien à voir avec l'Exil.

Les Juifs ont aussi souvent quitté la Judée en tant que soldats. Ces communautés militaires sont les plus anciennes communautés hors de Judée – en dehors de la Babylonie et des notables qui y ont été déportés au VIe siècle av. J.-C. Il a ainsi existé des garnisons de mercenaires juifs en haute Égypte et à Nippour, en Babylonie. On connaît bien la communauté d'Assouan au Ve siècle av. J.-C. A Alexandrie, il est probable, comme l'affirme l'historien juif Flavius Josèphe et les Juifs alexandrins, qu'ils ont servi de mercenaires dès Ptolémée Ier, le successeur d'Alexandre. Ce serait l'origine de ce qu'on appelle le « politeuma », une unité d'auxiliaires au service du roi hellénistique. On a retrouvé il y a une dizaine d'années les archives d'une autre unité juive de même type dans le Fayoum. Évidemment, quand Alexandrie devient romaine, il n'y a plus de

Deux mille ans de communautés juives



Dès le Ier siècle de notre ère les communautés juives sont nombreuses autour de la Méditerranée. A partir de 1096, massacres et conversions forcées perpétrés par les croisés dans les communautés juives de la France du Nord et des pays rhénans et danubiens (« domaine ashkénaze ») incitent celles-ci à migrer vers l'est. Au XIIIe siècle, des communautés commencent ainsi à s'organiser en Pologne. En Espagne, les XIe et XIIe siècles correspondent à l'« âge d'or » du judaïsme ; mais la prise de Grenade par les chrétiens en 1492 est suivie de l'expulsion des Juifs. Au XIXe siècle, le mouvement des populations ashkénazes s'inverse : on assiste à un retour vers l'Europe de l'Ouest, et à une émigration vers le continent américain. Au XXe siècle, toutes les communautés juives connaissent des flux en direction de la Palestine puis d'Israël.

garnison juive, mais il en reste les descendants à côté des Juifs immigrés et des convertis.

Pour le IVe siècle ap. J.-C., grâce aux listes d'Eusèbe dans son *Onomasticon*, on s'aperçoit qu'il y a très peu de villages uniquement juifs ou chrétiens dans l'ensemble de la Palestine. Les populations sont la plupart du temps mêlées. Les traces archéologiques semblent toutefois indiquer que les Juifs sont devenus minoritaires en Judée même dès après 70, peut-être en raison des destructions de la guerre et de l'établissement de colons par Vespasien. Certains ont pu partir, d'autres ont dû abandonner le judaïsme.

Hébreu : la langue ressuscitée

C'était une langue morte à la fin du XIXe siècle, réservée à la liturgie et la littérature.

Israël a une langue officielle, l'hébreu, parlé aujourd'hui par plus de 5 millions de personnes. Or, à la fin du XIXe siècle encore, cette langue n'était qu'une langue morte, au seul usage liturgique ou littéraire, comme le latin en Europe. C'était sans compter sur la motivation d'instituteurs et de journalistes pionniers qui, dans les années 1890, ont réussi à la faire renaître, convaincus que ni le yiddish qui symbolisait « l'amer Exil », ni les langues des nations qui les avaient persécutés ne convenaient à la vie nouvelle des Juifs en Palestine.

Parmi eux, le chercheur, érudit et pédagogue Éliézer Ben Yéhouda (1858-1922), véritable héros en Israël. Émigré à Jérusalem en 1881, il fonde son propre quotidien en hébreu en 1884 *(Ha Tsevi)*. Puis il met en place une Académie de la langue hébraïque destinée à enrichir l'hébreu pour lui fournir les mots usuels qui manquent cruellement – ce qu'il fait en recourant systématiquement aux langues sémitiques, l'araméen et l'arabe, ainsi qu'aux mots européens communs, et en évitant une trop grande contamination par le yiddish ou par les langues européennes particulières. Ainsi sont nés de nombreux termes encore utilisés aujourd'hui comme « dictionnaire », « serviette », « tomate », « trottoir ». A partir de 1894, Ben Yéhouda se lance dans la grande entreprise de sa vie : le *Thesaurus* où il prétend rassembler tous les mots hébreux de tous les temps et qu'il laisse inachevé à sa mort, en 1922.

Comme lui, des centaines d'instituteurs ont imposé l'hébreu dans leurs classes en dépit de la concurrence des écoles allemandes et françaises qui se multiplient alors en Palestine. En 1914, preuve de l'attachement de la jeunesse à cette langue, il y eut des grèves dans les écoles secondaires pour protester contre le projet d'imposer l'allemand comme langue d'enseignement dans un établissement d'Haïfa. Enfin, en 1922, avec le début du mandat anglais sur la Palestine, l'hébreu est reconnu comme langue officielle aux côtés de l'anglais et de l'arabe.

(D'après Jean-Marie Delmaire, L'Histoire *n° 212, juillet-août 1997, pp. 66-67.)*

PEUT-ON QUAND MÊME PARLER DE « PEUPLE JUIF » ?

Esther Benbassa : Un peuple n'est pas seulement une unité ethno-biologique et pas seulement non plus une religion. Lorsqu'on regarde les communautés juives au Moyen Age, période fort peu étudiée dans le livre de Shlomo Sand, il est frappant de constater à quel point les Juifs, quelle que soit l'époque de leur conversion ou leur origine, partagent des références culturelles communes. Les Juifs se voyaient réunis autour d'une expérience d'Exil, avec un regard mythique porté sur Jérusalem, tout en ayant conscience des différences entre communautés. Ils ont créé des Jérusalem un peu partout. Vilnius était la Jérusalem de l'Est, Tlemcen celle du Sud, Amsterdam celle du Nord. Au XVIe siècle, des émissaires commencent à parcourir l'Europe pour collecter de l'argent destiné aux communautés de Palestine et par le même biais donnent de leurs nouvelles aux Juifs d'Europe.

UNE CULTURE ET UN IMAGINAIRE COMMUNS

Esther Benbassa : Les Juifs ont cultivé une représentation d'eux-mêmes construite autour de leur religion mais aussi de mythes. Cet imaginaire a permis, même aux convertis, de se définir comme appartenant à une même entité culturelle et religieuse, les deux dimensions étant inséparables. Le sionisme n'aurait pas pu se réaliser, par exemple, si les Juifs du Yémen ou d'autres contrées n'avaient pas rêvé d'un « retour » à Jérusalem.

Si les sionistes ont pu séculariser les mythes religieux et les rendre efficaces, c'est en raison de cette représentation d'eux-mêmes que les Juifs avaient nourrie dans la longue durée, comme une collectivité unie par différents liens, peut-être ténus, mais réels, et qui leur avait permis de se perpétuer aussi bien en terre musulmane qu'en terre chrétienne. Tous les peuples sont des « inventions ». On ne peut pas se contenter de dire que le « peuple » juif, tel qu'il se définissait avant la naissance du sionisme et l'acception moderne de ce concept, et aussi imaginé qu'il ait été, n'a jamais existé.

« Vilnius, Tlemcen… ils ont créé des Jérusalem partout »

Des manuscrits puis, avec l'invention de l'imprimerie, des livres circulent un peu partout en monde juif. Saadia Gaon, premier des philosophes juifs (Xe siècle), est lu de Babylonie jusqu'à Séville, le Talmud de même, ainsi que bien d'autres ouvrages de littérature religieuse ou profane. Rachi (1040-1105), le commentateur champenois, a été étudié partout en monde juif, y compris, bien sûr, en terre sépharade. Inversement, les grandes œuvres sépharades, celles d'un Maimonide (1138-1204), produites en Égypte, ou encore le Zohar, chef-d'œuvre de la kabbale espagnole, ont atteint les grands centres du nord de l'Europe et y ont modelé les esprits. Ce qui a d'ailleurs contribué à la haute





En haut : en 1919, un rassemblement sioniste dans le désert, près de Jaffa, alors sous administration turque. Ci-dessus : le ghetto juif de Vilnius, en domaine ashkénaze, en 1916.

idée que se sont faite d'eux-mêmes les Juifs d'Espagne et plus tard les expulsés. Ceux-ci ne se disaient pas sépharades seulement parce qu'ils priaient selon le rite du même nom, mais parce qu'ils s'identifiaient à la culture qu'ils avaient créée en terre ibérique, qu'ils continuaient de faire fructifier en exil, et qui n'était pas seulement religieuse. Dès le Moyen Age, en Espagne, un Juda Halévi écrivait – en hébreu – à la fois de la poésie profane selon les modèles arabes en vogue et de la poésie liturgique, appelée à une large diffusion.

Aussi bien en monde sépharade qu'ashkénaze il y avait des langues juives comme le judéo-arabe, le judéo-persan, le judéo-espagnol, diverses déclinaisons du yiddish, qui étaient un mélange de la langue locale et d'emprunts à l'araméen et à l'hébreu. Ces langues s'écrivaient avec des caractères hébraïques. Les communautés juives à travers le monde avaient certes conscience de ce qui les distinguait, voire les séparait. Mais si certains mouvements comme celui des Lumières juives au XVIIIe siècle, partant de l'Allemagne, se sont propagés à travers l'Europe de l'Est, les Balkans et ensuite en Afrique du Nord, c'est bien qu'il y avait des relations d'échange intense entre ces communautés.

« Un peuple dont l'histoire est celle de la souffrance et de la persécution »

Contemporaine de l'essor des idées nationalistes au XIXe siècle, la naissance des journaux donne une impulsion nouvelle à cette circulation. Ces périodiques, pour la plupart, sont écrits dans des judéo-langues en caractères hébraïques ou en hébreu. En monde ashkénaze, au XIXe siècle, naissent le roman profane et l'autobiographie, sous l'effet de la modernité. Ils sont écrits en hébreu, langue qui, du statut de langue sacrée, passe à celui de langue profane. De là émerge l'hébreu moderne, qui en fait n'est jamais devenu la langue de tous les Juifs mais celle des Israéliens.

Il est clair par ailleurs qu'à partir du XIXe siècle le développement d'une nouvelle écriture, par les Juifs eux-mêmes, de leur propre histoire, centrée sur l'héritage d'une souffrance partagée, joue un rôle important dans la cristallisation de l'idée d'un peuple juif. La Shoah consolide cette tendance. Le Juif sécularisé, à défaut de communier dans une croyance ou une pratique, se vit dès lors comme faisant partie d'un peuple dont l'histoire est celle de la souffrance et de la persécution. Israël et la Shoah finissent par devenir les marqueurs identitaires de ce peuple. Que ce dernier ait ou non existé de tout temps ne change plus rien à cette auto-perception.

Que Shlomo Sand ait voulu en déconstruire l'idée relève d'une entreprise salutaire, lorsque deux peuples n'arrivent pas à se partager une terre au nom d'une généalogie certes imaginaire, mais non moins ancrée dans les mentalités. Mais la question se pose de la même façon pour les Palestiniens. Ceux-ci sont-ils un peuple davantage que les Juifs ?

L'ANTISÉMITISME, MOTEUR DU SIONISME

Michel Winock : Ce qui brouille encore le problème à l'époque contemporaine, c'est le grand mouvement d'émancipation auquel la Révolution française a donné le branle en faisant des Juifs, en 1791, des citoyens comme les autres. Une émancipation qui sera suivie avec plus ou moins de retard

Aron et le « peuple juif »


FRANÇOIS CORBINEAU/RAPHO/EYEDEA

Français juif « déjudaïsé » – selon sa propre expression –, Raymond Aron a réagi vivement à la formule du général de Gaulle utilisée lors de sa conférence de presse de 1967, quelques semaines après la guerre des Six-Jours : *« un peuple d'élite, sûr de soi et dominateur »*. Il y revient dans ses *Mémoires*.

« Admettons que les communautés de la diaspora gardent malgré tout certaines particularités communes, plus ou moins marquées selon la place que chacune d'entre elles occupe dans la société d'accueil. La plupart du temps, les Juifs de la diaspora acceptent ou plutôt veulent vivre en citoyens du pays dans lequel ils ont choisi de vivre ; même croyants, les Juifs, pour la plupart, ne souhaitent pas émigrer vers Israël, pas plus qu'ils ne se pensent citoyens d'une nation juive. Les Juifs russes, anglais, allemands, français, lors même qu'ils prononcent les mêmes prières, ne parlent pas la même langue, se comprennent mal, davantage marqués par leurs cultures nationales respectives que par la référence à une ascendance plus mythique qu'authentiquement historique. *[...]* Si peuple juif il y a, il n'existe pas d'autre peuple du même type que lui.

» Objectivement, selon les critères utilisés d'ordinaire pour identifier un peuple, les Juifs de la diaspora n'en constituent pas un. *[...]* À supposer qu'ils acceptent l'appartenance à un peuple juif, cette appartenance ne leur impose presque rien et le "peuple juif" reste pour eux tout abstrait, puisqu'ils n'envisagent pas de partager la terre, la langue, le destin d'Israël – même pas toujours la religion. »

(Extraits de Raymond Aron, Mémoires, 50 ans de réflexion politique, *Julliard, 1983, pp. 504 et 505.)*


KEYSTONE/EYEDEA

Le 1er mai 1972, Raymond Aron inaugure la maison de France à Jérusalem.

dans les autres pays d'Europe occidentale. Dès lors nombre de Juifs ont voulu être des citoyens et des patriotes du pays dans lequel ils vivaient. En France, certains sont devenus professeurs d'université, officiers, députés ou ministres. La république a accéléré le processus d'intégration, voire d'assimilation. La Grande Guerre a vu s'affronter des Français juifs contre des Allemands juifs, et pas seulement parce qu'ils y étaient obligés : en France, on voit des Juifs étrangers s'engager volontairement sous les trois couleurs nationales. La conscience française ou la conscience allemande prime alors sur la conscience juive, que d'aucuns, du reste, récusent.

A mon sens, s'il y a eu formation d'une conscience juive, autre que religieuse, voire d'une conscience nationale juive, c'est l'antisémitisme qui en fut le moteur. Le sionisme est né à la fin du XIXe siècle, dans la déferlante d'antisémitisme qui affecte l'ensemble du continent européen, depuis les pogroms de Russie (Kichinev en 1881) jusqu'à l'affaire Dreyfus, en passant par la formation des partis antisémites comme en Autriche. Le sionisme à ce moment-là reste ultra-minoritaire. Mais il a été un marqueur incontestable de la conscience juive politique. Le phénomène s'est intensifié au cours de la nouvelle vague antisémite des années 1930, qui ont vu partout se développer le discours antisémite, les formations et les campagnes antisémites, précédant le paroxysme hitlérien et ses persécutions.

La conscience nationale des peuples s'est toujours constituée contre un ennemi, dans une guerre, sous le coup de l'invasion, contre les despotismes impériaux bafouant les droits des minorités. S'il y a eu formation d'un « peuple juif », ce ne fut pas seulement pour des causes religieuses, mais aussi parce que l'antisémite refusait au Juif, y compris à celui qui n'avait pas de religion, le droit d'être un citoyen comme les autres.

LE SIONISME A FAIT NAÎTRE UN PEUPLE JUDÉO-ISRAÉLIEN

Shlomo Sand : Les spécialistes des nationalismes autorisent à peine le mot « peuple » parce qu'il est très glissant. Dans la Bible, le mot désigne la population d'une ville ou même d'un village. Plus tard, les chrétiens se considèrent comme un peuple, le « peuple de Dieu ». Et, dans le langage courant d'aujourd'hui, le mot désigne un groupe humain qui a un mode de vie commun, une culture commune et une langue commune. Cela en fait un mot très plastique.

Ce que je mets en cause, c'est que lorsqu'on parle du peuple juif on fait obstinément référence à un groupe qui a une origine commune ou qui partage un mode de vie en commun. Or si les juifs du monde entier n'ont pas une origine commune, ils n'ont pas non plus au Moyen Age ni au XIXe siècle de langue ni de culture ou de mode de vie « laïque » en commun. Un juif de Marrakech ne parle pas la même langue qu'un juif de Londres,

ne mange pas la même nourriture et ne chante pas les mêmes mélodies. Les élites qui savent l'hébreu représentent très peu de monde et en plus elles n'ont pas pratiqué la langue.

Le rapport à Jérusalem et le mythe de l'Exil sont en effet centraux pour comprendre la religion juive. Jérusalem est le lieu le plus sacré dans le judaïsme. Pourtant, quand les juifs étaient à Babylone, ils ne sont pas revenus alors qu'ils étaient à trois jours de chameau. Quand Cyrus a voulu les renvoyer chez eux à la fin du VIe siècle av. J.-C., nombreux sont ceux qui ont refusé : nous savons qu'il a eu beaucoup de peine à organiser les convois. Probablement n'attachaient-ils pas la même importance à la Ville que les sionistes aujourd'hui. Et puis il est difficile de vivre dans un lieu sacré.

Bien sûr que les juifs du monde entier partageaient une culture religieuse riche et importante, mais cela en fait-il un peuple ? Peut-on citer une pratique non religieuse qui soit commune aux juifs du monde entier ? Le Génocide a bien entendu noué une solidarité entre juifs laïques. Mais avant ? Le judaïsme est d'abord une pratique religieuse quotidienne. Il représente, avant l'émergence de la modernité, le centre de la vie, mais cela ne fait pas un peuple ou une nation.

« Ce qui légitime Israël c'est le droit international »

Les sionistes disent qu'il y a un « peuple juif » depuis toujours et que cela lui donne des droits historiques sur « Eretz Israël », chaque peuple ayant le droit à un territoire. Ils désignent comme « peuple juif » tous les juifs du monde, même si ceux-ci ne le souhaitent pas. Moi, je me considère comme un Israélien d'origine juive, ce qui n'est pas du tout habituel dans le pays. Le sionisme ne veut pas reconnaître l'existence du peuple judéo-israélien qu'il a lui-même créé et qui possède une langue, une littérature, un théâtre, un cinéma spécifiques. Cette idéologie, comme celle du nationalisme arabe et palestinien en définitive, refuse de reconnaître l'existence d'une société israélienne. Pour les nationalistes arabes, la naissance d'Israël est le début d'une conquête ; pour les sionistes, le début d'un retour : cela revient au même et met en péril la survie d'Israël.

Je crois que le sionisme a créé une société qui a le droit d'exister et qui a le droit d'avoir un État, même si elle est le fruit d'une colonisation. Je n'accepte évidemment pas ses frontières actuelles – et soulignons que le sionisme a créé également un peuple palestinien –, je voudrais le démocratiser et contribuer à ce qu'il soit une république de tous les citoyens, mais je défends la légitimité de cet État, qui ne repose pas sur l'existence d'un mythique « peuple juif », mais sur la légalité du droit international. Il faut accepter, pour cela, de renoncer aux mythes.

(Propos recueillis par Séverine Nikel.)

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux

J.-C. Attias, E. Benbassa, Israël, la terre et le sacré, *rééd. Flammarion, « Champs », 2001.*
É. Barnavi (dir.), Histoire universelle des Juifs, *Hachette, « Atlas », 1992.*
S. Sand, Comment le peuple juif fut inventé, *Fayard, 2008.*

Les Juifs dans l'Antiquité

B. J. Bamberger, Proselytism in the Talmudic Period, *New York, Ktav, 1968.*
M. Goodman, The Ruling Class of Judaea, *Cambridge University Press, 1987 ;* Rome et Jérusalem. Le choc de deux civilisations, *Perrin, 2009.*
M. Hadas-Lebel, Massada, histoire et symbole, *Albin Michel, 1995.*
J. Jeremias, Jérusalem au temps de Jésus, *Le Cerf, 1967.*
C. Orrieux, É. Will, *« Prosélytisme juif » ?* Histoire d'une erreur, *Les Belles Lettres, 1992.*
M. Sartre, D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, *Fayard, 2001.*
E. Schürer, History of the Jewish People in the Time of the Christ, *1891, rééd. Édimbourg, Clark, 1973-1986.*

La culture juive

J.-C. Attias, E. Benbassa, Dictionnaire des mondes juifs, *rééd. Larousse, 2008.*
D. Biale, Les Culture des Juifs. Une nouvelle histoire, *L'Éclat, 2005.*
J. Baumgarten (dir.), Mille ans de cultures ashkénazes, *Liana Levi, 1994.*

L'invention des nations au XIXe siècle

B. Anderson, L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme, *La Découverte, 2006.*
E. Gellner, Nations et nationalisme, *Payot, 1989.*
A.-M. Thiesse, La Création des identités nationales, *rééd. Le Seuil, « Points-Histoire », 2001.*

Les « inventeurs » du « peuple juif »

S. Doubnov, Précis d'histoire juive, des origines à nos jours, *Kyoum, 1946, rééd. Le Cerf, 1992 [la version française du livre de Doubnov est abrégée par rapport à celle publiée en allemand en 1925-1929].*
H. Graetz, Histoire des Juifs, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, *A. Lévy, 1882-1897.*
M. Hess, Rome et Jérusalem. La dernière question des nationalités, *Albin Michel, 1881, rééd. 1981.*

« L'Histoire » a publié

« Vérité et légendes de la Bible », Les Collections de L'Histoire *n° 13, octobre 2001.*
« Israël. Terre promise et convoitée, de Moïse aux accords d'Oslo », L'Histoire *n° 212, spécial, juillet-août 1997.*